

« Jusque dans la troisième et la quatrième génération »

Walter Seyffer

Ce qui commença voici 75 ans, continue d'agir — pas seulement dans les répercussions indirectes, mais au contraire, totalement et directement dans les âmes de ceux qui sont nés après. Ceci est pour le moins l'expérience de nombreux êtres humains, qui se confrontent aujourd'hui avec le passé d'une manière complètement personnelle. Des enfants de la guerre, des petits-enfants et leurs conflits d'intérêt empiétant biographiquement dans les générations.

« Tu ne te prosterner pas devant eux et tu ne les serviras pas. Car moi, Iahvé ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, sur la troisième et la quatrième génération, pour ceux qui me haïssent, et faisant grâce jusqu'à la millième pour ceux qui m'aiment et observent mes commandements. » (Exode 20, 5-6)

« Si je reprends une arme en main une fois encore dans ma vie, ce sera alors seulement pour abattre un nazi. » Cette phrase de mon père, je devais toujours l'entendre dans mon enfance, car mon père était un homme qui, à la différence de maints autres pères, parlait de la guerre. Dans les longues journées d'automne ou d'hiver, il me racontait en détail ce qu'il avait vécu à la guerre. À huit ans, j'étais déjà familier du déblayage des tranchées, de la manipulation d'un canon de batterie de défense aérienne et aussi avec tous les détails de ses blessures de guerre. Je portais en moi une image fidèle dans les moindres détails de ce moment où une grenade au phosphore explosa dans sa tranchée, je connaissais son incrédulité alors qu'il s'en emparait peu avant son explosion et comment, ensuite, on le libérait comme « estropié » — ainsi se désignait-il lui-même — d'une prison américaine. Il me montrait souvent sa main gauche à laquelle manquait un doigt. La main était entourée d'une peau violet-marron, presque transparente, qui provenait des brûlures que le phosphore avait laissées sur la peau nue. Un ravaudage chirurgical, typique pour un hôpital de campagne, qui n'avait pu prendre aucun ménagement cosmétique de soin. Sur cette exhibition de sa main, il répétait, à la manière d'un moulin à prières, la phrase : « les nazis ont sur la conscience d'avoir fait de moi un estropié. » En outre, je fus informé durant mes jeunes années de ce qui s'était déroulé dans les camps de concentrations nazis.

À tel point que je restais finalement tout seul, à la petite table au plateau en forme de rein, produit des années du miracle économique allemand, avec mon horreur de cette faute, dont je m'étais chargé en tant qu'Allemand. Je pensais souvent en silence alors : pourquoi n'es-tu pas né en Amérique ? — Comme ces GI's qui mâchaient leur chewing-gum qui nous faisaient signes en passant en dehors de leurs lucarnes de blindés. C'étaient les libérateurs et donc les vrais héros de ma jeunesse. Leurs familles, elles, n'étaient pas à mettre en rapport avec les camps de concentration et eux ne devaient pas courir le danger que leur père fût jeté en prison, car au bout du compte, celui-ci n'aurait nonobstant pas été démasqué comme nazi et exécuté sur place — un cauchemar qui rencontrait le terrain nourricier de mon enfance enténébrée par mon imagination de guerre, demeurée naïve du reste.

Mon père ne faisait pas partie de ceux qui, devenus muets et les manches de chemises retroussées, cherchaient leur délivrance des traumatismes de la guerre dans l'évacuation des décombres et la reconstructions. Je sais aujourd'hui que ces histoires de mon père formaient une enceinte de protection, un mur de refend, qui devait expliquer la raison pour laquelle il m'apparaissait en tant qu'ouvrier mécanicien et ne marchait pas sur les traces de son père, un maître boulanger couronné de succès.

Bien sûr, j'ai appris à connaître les autres aussi. Ceux qui sublimaient cette époque comme une fête populaire de camaraderie sans fin, ou bien aussi ceux qui opiniâtement se taisaient et ceux qui n'avaient pas honte de décrire Hitler comme un grand général, qui n'avait fait qu'une seule erreur, celle d'avoir « chassé » les Juifs.

La génération des parents devait retrousser ses manches, pour pouvoir maîtriser d'une manière quelconque les décombres et les cendres qui recouvraient ce pays. Ainsi la question pourrait-elle se poser à nous aujourd'hui : reviendrait-il alors, après ce redressement des façades bourgeoises, à la génération suivante la tâche de dégager les décombres de l'âme ?

Un travail continu de remise en ordre

Aujourd'hui, on parle beaucoup des enfants et des petits-enfants de la guerre. À l'occasion de quoi il apparaît de plus en plus que l'on ne peut pas en rester là ; car manifestement ce sont encore les arrière-petits-fils (et -filles) et peut-être encore de prochaines générations, qui se retrouvent concernées par le travail de remise en ordre du « *Reich* de mille ans ». Ces tribulations de l'Allemagne semblent encore projeter leur ombre durablement jusqu'au sein des troisième et quatrième générations.

Moïse reçut cette prophétie de son Dieu, sous la pression d'un peuple faible, qui succomba aisément en proie à la séduction. Une séduction fut une fois pour toutes en jeu, au moment où le peuple allemand tomba dans la présomption qu'il y eût une « race de seigneurs » qui déclara comme maculature toute échelle de moralité et de bienséance, dans l'instant de la prise de pouvoir d'Hitler. Combien profonde peut être cette chute, à partir d'un tel bien idéal maudit, cela ne nous sera jamais compréhensible dans toute son ampleur, à nous, enfants nés après cette époque que nous ne connaissons que par le bouche-à-oreille. Nous qui sommes nés après 1945 — justement ces petits-enfants-là de la guerre — nous avons grandi dans un peuple de perdants, de retours traumatisants à la maison, de femmes hantant les décombres et de mal-aimés repoussés. C'est cela qu'ont éprouvé profondément dans leur âme les êtres humains qui sont nés dans les ultimes années de guerre jusqu'aux années soixante, en l'absorbant avec le lait de leur mère et ils ne purent pas s'empêcher de transmettre plus ou moins ces imprégnations à la génération suivante.

La science se préoccupe aujourd'hui de la question de savoir si ces expériences de la génération précédente se laissent transmettre par l'ADN. La conception biblique, par laquelle nous sommes déjà devenus coupables dès notre naissance, par les péchés de nos ancêtres, est d'une date bien plus antique. Elle provient d'époques où il y avait bien effectivement une union profonde des expériences vécues par l'individu d'avec la mémoire collective de l'humanité. Selon Rudolf Steiner, ce fut précisément cette union de conscience, qui permit que l'on pouvait effectivement se souvenir des événements et expériences vécues par le père puis le grand-père, en remontant tout au long des siècles jusqu'aux ancêtres les plus éloignés. Steiner décrit cela dans un cycle de conférences de 1908 qui s'intéresse à l'Évangile de Jean. Cela ne doit pas nous étonner dans cette mesure où cette faculté, qui était autrefois une faculté humaine généralement partagée, put se maintenir d'une manière inconsciente — pour le moins par bribes — jusqu'à notre époque.

Il est hors de doute que l'époque la plus sombre de l'histoire de l'humanité, qui se trouve derrière nous, depuis seulement à peine un demi-siècle, a été transmise et cela n'a pas besoin de relever d'une connaissance de la psychologie des profondeurs : le silence, impuissant à se tirer d'affaire, les blessures de l'invalidité, le fait de ne plus se sentir chez-soi, la faim taraudante, le froid mordant. L'angoisse de la prochaine attaque — devant la mort, d'être enfermés dans le bunker, la perte des siens, la peur devant la vie après cela ; et plus tard la peur de la prochaine guerre. Ce par quoi de nombreux survivants se sentirent déjà coupables parce qu'ils furent autorisés à continuer de vivre eu égard aux innombrables morts.

Un manque d'achèvement dans le travail

Que ces actes traumatisants ne soient pas réservés aux Allemands seulement, c'est assurément vrai. Et d'autres peuples ont souffert indiciblement dans la guerre et transmettent ces expériences à leurs enfants aussi, pourtant dans ce pays-ci qui est le nôtre, un conglomérat tout particulier d'événements continue d'agir encore sur ce qui survit de cette catastrophe — et tout particulièrement la planification et la mise en place concrète à l'arrière du front, d'une machinerie d'extermination méticuleusement exécutée parallèlement à la guerre.

De nos jours aussi il existe un nombre effroyable de soldats traumatisés, qui reviennent de leur engagement dans les régions en guerre. Il vaut de réfléchir à l'occasion qu'aucune de ces guerres n'approche seulement les dimensions prises par la catastrophe de la seconde Guerre mondiale. À l'époque, il est vrai que, pour ceux qui rentraient chez eux, ce n'était que le silence pénible et le fait de ne-pas-vouloir-percevoir qui les frappèrent en retour, au lieu d'envisager un travail à réaliser sur

ce qu'ils avaient vécu. Nombre de mes clients racontent, lorsqu'il est question de l'image du père, que dans leur enfance, lorsqu'ils demandaient, au matin, qui avait crié cette nuit-là, ils s'entendaient répondre par leur mère « Le père a fait un mauvais rêve. »

À cette situation de ne pas venir à bout de ce travail contribua aussi le fait que de nombreuses attitudes de base de la génération de la guerre passèrent sans faire un pli dans l'après-guerre. Il est question de répercussions dans le détail des méthodes « éducatives » de la pédagogue nationale-socialiste de Johanna Harrer dans un autre article de ce numéro [Traduit en français IFSK1014.DOC, *ndt*]. « Prompt comme un lévrier, résistant comme du cuir de Russie, et dur comme de l'acier *Krupp* », tel était encore un dicton dans les années 50, lors de ma scolarité, qui venait sans façon à la bouche de notre enseignant, amputé de corps et d'âme par la guerre — et plus qu'on peut s'en souvenir — cela se répercutait encore dans les punitions corporelles. J'ai entendu à de multiples reprises dans mon activité de conseiller que le film de Michaël Haneke, *Le ruban blanc, une histoire allemande pour enfant* — une tentative du réalisateur et auteur de découvrir dans l'éducation et l'ordre *guillaumins* une cause originelle du national-socialisme — représenta une expérience-clef pour nombre de mes clients ainsi qu'une aide pour leur expliquer leur relation énigmatique avec leur père taiseux et leur mère apaisante.

Qui cela étonne donc qu'à la fin des années 60, un coup de libération s'annonça émanant des agitations étudiantes ?, Lequel condensa la quête de nouveaux projets de vie, avec l'aide de la psychothérapie, la philosophie, la culture, l'art, l'engagement politique et des communautés d'habitation alternatives. D'un autre côté, l'époque de la toxicomanie commença aussi, car quelle éducation justifiée pouvait permettre à la génération de l'Allemagne d'après-guerre de faire une pause, pouvant faire cadeau à la génération des petits-enfants l'immunité intérieure nécessaire afin d'affronter l'incurie matérielle et médiumnique ? Des parents, qui cherchaient à compenser les années de faims physique et psychique dans l'enivrement de consommation et l'oubli des manches retroussées et des arrestations, n'étaient pas des exemples qui surent apaiser l'élan du cœur de leurs enfants vers l'authenticité et la souveraineté.

Les petits-enfants des familles, dans lesquelles il y eut des réper(sé)cutions et des séjours en camp de concentration, savent très exactement à quoi s'en tenir en général. Par contre, le comportement est autre chez ceux issus de familles dont les membres ont commis ces exactions. Il y règne alors le plus souvent un mur de silence en béton. Le souvenir de mon grand-père, un membre des SA [Sections d'Assaut, *ndt*] resta purement et simplement conservé dans le fait qu'il se trouvait mis au ban dans un cadre de photos, suspendu dans la chambre de la grand-mère. Il a été tué en Russie — et il y est resté. La transmission réussit souvent aussi par la non-verbalisation, le silence, le secret, qui est souvent plus discuté qu'une description éprise des détails.

La douleur des coupables est en général plus profondément enfouie que la douleur des victimes [si elles vivent encore, car là aussi, il règne une espèce de « malheur aux vaincus parfois » ! *ndt*].

La reconnaître, signifie, d'une part, reconnaître un mensonge de vie agissant jusqu'à présent, de l'autre, cependant, la rupture de la couche de culpabilité endurcie. De ce fait il devient possible de relativiser et de remettre en ordre ce qu'on a laissé passer effectivement par impuissance et aveuglement ou bien, ce qui est conforme à mon âge — par mon aspiration ardente aux exemples et à l'authenticité — ce qui a été comme rendu digne d'être aspiré par la duperie de faux mentors. De nos jours, ceci est désigné dans les milieux de la psychothérapie comme une « culpabilité trans-générationnelle ». On affirme ici que des déficits de l'âme ne se révèlent dans toute leur pleine conséquence qu'à la troisième génération, à l'occasion de quoi on doit réfléchir que le traumatisme des petits-enfants peut s'expurger aussi dans des comportements extrêmes opposés.

La manière impudente de la description de soi en publique, sur le réseau, ou bien la conversation sans gêne, voire sans pudeur, avec une amie dans un compartiment de train, ce qui, par exemple, informe dans tous les détails, les autres passagers sur le comportement sexuel erroné de l'ami, est-

elle peut-être aussi une sorte de contre-réaction au silence et à l'*omerta* sur les mensonges de vie des générations d'autrefois

Comment s'y prendre avec la culpabilité

Comment se situe le travail de biographie face à ce défi ? Ce sont, d'un côté, les expériences individuelles du nazisme, mais aussi, de l'autre, l'héritage collectif de la culpabilité qui est intégré dans le courant héréditaire de tout un peuple. Cela est donc devenu jusqu'à aujourd'hui — en passant largement inaperçu — une autre composante à rajouter à la tâche à accomplir au commencement de toute vie. L'être humain aborde son cheminement, non pas seulement avec ce qui est acquis de lui-même (les pessimistes du *Karma* appellent cela plutôt « l'être auto-culpabilisé »), mais, au contraire, il se confronte justement aussi aux exigences qui sont formées par l'esprit du temps, l'ensemble ainsi tramé, par ce qui provient des deux origines, faisant avancer notre développement.

Une transformation de ces exigences en quelque chose de manipulable, d'acceptable, présuppose tout d'abord une délimitation de ce qui est hérité et de ce qui est grevant, d'avec les sentiments et réactions, indéfinis le plus souvent, qui s'imposent dans les situations possibles de la vie. La formation et les intérêts historiques aux contextes de l'histoire mondiale sont un préalable auquel on ne peut absolument pas renoncer en vue d'un tel travail. Sans s'intéresser avec empathie à l'histoire de la famille et entreprendre la tentative de reconnaître et d'apprécier les répercussions de la guerre sur les âmes des membres individuels de la famille, un travail mené sur l'expérience de guerre trans-générationnelle ne peut pas aboutir.

S'abstenir de « vouloir-guérir » et en même temps, ne percevoir que ce qui est donné, nécessite une stricte retenue thérapeutique. Un sentiment de culpabilité individuel et collectif en relation au national-socialisme, qui se comprend comme une tâche trans-générationnelle restant dans l'inconscient des « charges familiales », est à repousser en pleine conscience — car en tant que petit-fils de guerre, je ne peux pas dissoudre l'empêchement des générations antérieures. C'est utile de faire cela en communautés, à l'occasion de quoi le fait que nous sommes tous d'une manière quelconque unis avec cela, peut nous apporter une aide pour rencontrer ceux qui sont dans le même état d'esprit. Foncièrement, il s'agit ici toujours d'un travail de deuil, qui peut trouver sa conclusion par un rituel.

Si ceci naît des prémisses du sentiment partagé — et se fonde donc sur la question de Perceval : Qu'est-ce qui te manque ? — nous nous approchons aussi d'une manière conséquente de la question : « Que me manque-t-il ? » Et à chaque pas en direction de l'attitude d'acceptabilité au pardon, j'emprunte le cheminement de l'être humain qui, dans l'acceptation de la culpabilité, peut fréquenter justement cette culpabilité et, le cas échéant aussi, apprendre à pardonner. Au souvenir, il faut du courage et le ferme espoir que ce souvenir est profitable, qu'il ne s'agit pas seulement d'une confrontation avec des souvenirs d'enfance qui rabaissent et sont mal aimés, lesquels sont secoués à la lumière du jour tandis qu'on les sort du coffre anti-mites du passé. Ainsi, même dans des moments apocalyptiques, des biographie fondatrices de sens sont ainsi portées à la connaissance et justement aussi carrément dans les époques qui suivent immédiatement, dont les générations souffrent jusqu'à présent inconsciemment sous le fardeau d'une ré-élaboration nécessaire.///

Info3, n°10/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Walter Seyffer est conseiller en biographie dans la région d'Heidelberg-Mannheim. Informations et contact :

<http://www.biographie-arbeit.com>

Walter Seyffer : *Héros pour une vie* : Le voyage héroïque de la vie de l'être humain et son influence sur le parcours de vie individuel. Une contribution au travail biographique anthroposophique.

Première édition 2011 , 320 pages, broché, 19,80 € ISBN : 978-3-924391-59-1

Paru en livre électronique : 15,99 € ISBN : 978-3-924391-72-0